

## Introduction

Quand vint la Réforme, les citoyens de Genève ôtèrent de la cathédrale de leur ville les images divines, qui n'y retrouvèrent jamais leur place au cours des siècles suivants. Les visiteurs n'y voient pas aujourd'hui de portraits de Jean Calvin, Théodore de Bèze ou d'autres chefs de la Réforme en Suisse. On ignore même où se trouve, dans la ville de Genève, la tombe de Calvin. La cathédrale n'abrite en fait qu'une seule statue, dans une chapelle proche de l'emplacement où se dressait autrefois le maître-autel. Il s'agit de la figuration, grandeur nature, de Henri de Rohan, duc français du XVII<sup>e</sup> siècle qui ne résida que peu de temps dans la ville. Ce monument exprime le sentiment des Genevois envers Rohan, qu'ils considèrent comme une figure emblématique du protestantisme international. Pendant une dizaine d'années il fut à la tête des rébellions que menèrent les protestants français contre une monarchie qui se montrait chaque jour plus hostile à leur égard. Peu après avoir signé un traité de paix qui mit fin à ces conflits, Henri de Rohan assumait un nouveau rôle, menant une armée de Suisses, soutenue par la France, contre les Habsbourg, d'obédience catholique. Peu après sa mort et son inhumation dans la cathédrale, en 1638, une statue y fut érigée en son honneur. Elle fut détruite par les révolutionnaires en 1794 et le corps de Rohan fut exhumé. Une version restaurée de la statue fut mise en place dans la cathédrale au cours des années 1820, celle que l'on y voit aujourd'hui ayant été installée en 1890<sup>1</sup>.

Le présent ouvrage se propose d'étudier Henri de Rohan et ceux qui l'entouraient, sa famille, ses amis, ses serviteurs et ses ennemis. Cette histoire débute vers 1550, avec la génération des parents de Rohan, et se poursuit jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de ses petits et arrière-petits-enfants. Mon intention, en écrivant ce travail, n'était pas de rédiger une biographie du personnage ou une histoire de sa famille, bien que ce qui suit comprenne des éléments de ces deux approches, mais plutôt de

---

1. GODOY José-A. « Le mausolée du duc Henri de Rohan (1579-1638) : son effigie et son armure posthumes », *Genava : Bulletin du Musée d'Art et d'Histoire*, t. 53, 2005, p. 123-153. Sur la cérémonie des obsèques elle-même, voir BPU, ms. Tronchin 22, fol. 60-62. Sur la place de Rohan dans l'histoire de la Confédération suisse, voir SCHMID Hansmartin, *Das Bild Herzog Heinrich Rohans in der bündnerischen und französischen Geschichtsschreibung*, Chur, Bischofsberger & Co., 1966.

chercher à établir une histoire culturelle et sociale, une exploration de valeurs, sentiments, pratiques et relations.

La célébrité de Rohan, s'étendant à toute l'Europe, justifie en soi cette enquête, car ce ne fut pas seulement Genève qui l'honora, lui et sa famille. Après avoir été contraint à l'exil et quitté la France, il se vit nommer à la tête de ses armées par la République de Venise, et, après sa mort en Allemagne, sur le champ de bataille, la cité fit exposer son armure dans la cathédrale Saint-Marc.

On donna des funérailles nationales à l'abbaye de Westminster à son frère cadet, Benjamin, premier duc de Soubise, leur mère et leurs sœurs entretenant des relations épistolaires avec nombre de grandes figures européennes. Soixante-dix ans après la mort du duc, on se souvenait encore de lui en France comme d'un grand homme, en partie en raison de ses exploits militaires, mais aussi de ses écrits sur la politique et la guerre. Comprendre l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle exige que l'on s'explique des personnages comme Rohan et sa famille, qui contribuèrent à façonner l'histoire de plusieurs pays européens.

Mais la principale justification de cette étude n'est pas tant l'analyse de leurs extraordinaires réussites que les renseignements que nous apportent ces dernières quant au fonctionnement ordinaire de la société européenne au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette société était dominée par des aristocrates comme les



FIGURE 1. – Deux vues du monument dressé à Henri de Rohan en 1890. La première est un modèle en plâtre dans le studio du sculpteur, la seconde, la sculpture elle-même dans la cathédrale Saint-Pierre. Photos : BGE, Centre d'iconographie genevoise.

Rohan, petits groupes d'individus dont le pouvoir reposait sur l'idée que les inégalités sociales étaient héréditaires, naturelles et précieuses, constituant des conditions préalables à l'existence de l'ordre social et à l'accomplissement de grandes réussites. Seuls quelques hommes pouvaient diriger la société et ceux qui étaient les plus à même de le faire avaient hérité cette fonction d'ancêtres distingués, les qualités personnelles étant dues aux liens du sang, l'aptitude à gouverner, comme les autres traits personnels, étant, au bout du compte, de nature biologique, relevant des caractéristiques que partageaient les membres d'une même famille. L'inégalité n'était pas synonyme de tyrannie. Le gouvernement aristocratique se devait d'être juste et ressembler à celui d'un père sur sa maisonnée, c'est-à-dire se montrer à la fois aimant et sévère. Mais, à l'instar de l'autorité paternelle, l'autorité aristocratique reposait sur des différences naturelles, et ne pouvait donc être remise en question par les personnes de rang social inférieur. En tant que membres de la haute aristocratie, détenteurs d'une fortune, de postes de commandement militaires et estimés par leurs contemporains, les Rohan nous permettent de voir comment cette catégorie sociale fonctionnait dans les faits, dans la réalité quotidienne plutôt que dans la théorie sociologique. Leur exemple met en lumière certains des mécanismes de la domination sociale, son impact complexe sur les gouvernants comme sur les gouvernés, ainsi que certaines des limites qu'elle pouvait rencontrer.

L'exemple des Rohan n'est bien sûr pas véritablement caractéristique. Ils étaient en effet trop riches et trop bien apparentés pour représenter, ne serait-ce que de très loin, la noblesse du temps. Au cours des années 1620, le revenu annuel de Henri de Rohan était d'environ 100 000 l., alors que, quelques années plus tôt, beaucoup de gentilshommes des campagnes françaises devaient se contenter de moins de 200 l. par an, tandis qu'un revenu de 10 000 l. plaçait une famille parmi la grande noblesse provinciale, cette poignée de familles qui dominaient la vie politique de leur province<sup>2</sup>. D'autres membres de la grande noblesse française, dont les revenus étaient à peu près les mêmes que ceux des Rohan, trouvaient même que les prétentions de la famille étaient excessives. Rohan et sa famille croyaient sincèrement, mais à tort, que l'on pouvait remonter leur lignage jusqu'à l'empereur romain Constantin, du iv<sup>e</sup> siècle, et ils affirmaient aussi avoir des liens de sang avec les dynasties au pouvoir ailleurs en Europe. Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ridiculise la vanité familiale des Rohan. Quelques années plus tard, d'autres pairs du royaume engagèrent une action en justice afin de couper court à leurs prétentions d'être des princes plutôt que de simples aristocrates.

2. NASSIET Michel, « La noblesse en France au xvi<sup>e</sup> siècle d'après l'arrière-ban », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, t. 46, n° 1, 1999, p. 107-109; DEWALD Jonathan, *Pont-St-Pierre, 1398-1789: Lordship, Community, and Capitalism in Early Modern France*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 90-212.

Cependant, si les Rohan étaient exceptionnels dans la société de leur temps, ils représentaient aussi, pour nombre de leurs contemporains, une certaine norme de supériorité morale. Le duc Henri était, de la sorte, admiré par les catholiques autant que par les protestants. Le maréchal François de Bassompierre, catholique qui avait été à la tête de troupes engagées contre les frères Rohan et avait lancé une action en justice contre le duc, le mentionne dans ses mémoires en le qualifiant de « très grand homme<sup>3</sup> ». À peu près à la même époque, un homme de loi, plaidant devant le parlement de Paris, de profonde obédience catholique, décrivait le duc comme étant quelqu'un que « toute l'Europe admire pour sa sagesse et honore pour sa vertu, [...] que l'honneur et la gloire accompagnent partout<sup>4</sup> ». Tout en n'aimant pas les Rohan et en doutant de leurs prétentions généalogiques, Saint-Simon, au siècle suivant, se sentit néanmoins obligé de consacrer tout un chapitre de ses mémoires aux « histoires concernant la maison de Rohan ». Il fit, lui aussi, l'éloge du duc, le qualifiant de « grand homme<sup>5</sup> ». Les Rohan nous offrent ainsi une typicité normative, plutôt que statistique. Pour leurs contemporains, ils étaient l'exemple même de la manière dont devrait fonctionner une société aristocratique.

Dans le cas des Rohan, l'historien peut suivre ce fonctionnement au niveau microscopique, niveau auquel, comme l'admettent aujourd'hui de plus en plus d'historiens<sup>6</sup>, le pouvoir social se crée souvent. Ce sont précisément les qualités qui les rendaient exceptionnels – leur richesse, leur notoriété, leurs ambitions et leur vanité – qui leur firent produire toute une gamme de documents, qui, chose rare, nous offrent un accès à leurs actes et pensées intimes. Henri de Rohan, sa sœur Anne et leur mère, Catherine de Parthenay, étaient tous trois des écrivains, qui souhaitaient que leurs œuvres soient largement diffusées. Voyageant fréquemment et étant impliqués dans le mouvement protestant international, ils rédigeaient aussi un grand nombre de lettres privées. Leurs archives personnelles furent dispersées au cours de la Révolution française, mais il en subsiste néanmoins une partie. C'est d'ailleurs aussi le cas des milliers de contrats d'affaires signés devant les notaires parisiens. Cette documentation multidimensionnelle ouvre la voie à une enquête, elle aussi multidimensionnelle, qui associe politique, psychologie, genre et relations sexuelles, vie intellectuelle, vie économique et culture matérielle. C'est là la force particulière de cette approche d'une étude de cas : elle nous donne accès à des réalités humaines et à des séquences causales que masquent des approches plus générales.

3. CHANTÉRAC Audouin de (éd.), *Journal de ma vie : Mémoires du maréchal de Bassompierre*, 4 vol., Paris, Renouard, 1870-1871, vol. 4, p. 255.

4. Bibliothèque nationale de France (BnF), ms. Clairambault 1180, fol. 110 r<sup>o</sup>-135 r<sup>o</sup>, 120 r<sup>o</sup>.

5. SAINT-SIMON Louis de Rouvroy, duc de, *Mémoires*, éd. Gonzague Truc, Paris, Gallimard, 7 vol., 1947-1961, vol. 1, p. 516.

6. Pour des réflexions sur cette tendance, voir REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelle : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996, p. 15-36.

Les intellectuels européens du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle étaient en désaccord sur bien des sujets, mais partageaient un ensemble d'idées fondamentales sur les aristocrates comme les Rohan. Karl Marx, le révolutionnaire, Charles Dickens, le réformateur humaniste, Alexis de Tocqueville, le libéral centriste et William Cobbett, le conservateur nostalgique, s'accordaient tous à penser que les aristocrates formaient un groupe rétrograde, qui se définissait par rapport à des ancêtres depuis longtemps disparus et des traditions séculaires. Pour Marx et les autres, cette manière de voir limitait la capacité des aristocrates à s'adapter aux changements sociaux, la société européenne évoluant très vite après 1450, alors qu'apparaissaient de nouveaux réseaux commerciaux, de nouvelles connaissances et de nouvelles technologies, des gouvernements plus centralisés et des critères plus élevés en ce qui concernait la bonne éducation et l'élégance du comportement. Ces changements enrichissaient de nouveaux personnages et rendaient obsolètes les anciennes compétences. Les marchands, les banquiers, les hommes de loi et les bureaucrates et non plus les propriétaires terriens et les guerriers à cheval voyaient désormais affluer la fortune. Les guerres n'avaient bien sûr pas disparu, mais les règles en étaient différentes : l'utilisation de la poudre à canon sur les champs de bataille européens signifiait que les armées avaient besoin de masses de fantassins obéissants et bien entraînés et non d'une élite de guerriers montés, combattant indépendamment les uns des autres. De nouvelles idées et de nouvelles croyances religieuses étaient à l'origine d'autres défis, sapant l'idée même d'aristocratie et créant d'autres modes d'excellence sociale, fondés sur le mérite et les réussites personnelles plutôt que sur une haute naissance. Une classe dominante obsédée par le passé ne pouvait survivre dans ce temps de rapide changement social<sup>7</sup>.

Les recherches historiques récentes ont, dans une large mesure, mis à mal ces certitudes héritées du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Comme pour les groupes dominants d'autres lieux et d'autres temps, les chercheurs ont montré que les aristocrates de la France de l'Ancien Régime n'étaient ni des prisonniers de la tradition, ni des victimes impuissantes du changement social. Ils se montrèrent, au contraire, tout à fait capables de se réinventer en réponse à des défis externes, et, en conséquence, profitèrent de nombre des

7. J'ai résumé ces problèmes dans DEWALD Jonathan, *The European Nobility, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 3-14, et dans *ID.*, *Lost Worlds: The Emergence of French Social History, 1815-1970*, Pennsylvania State University Press, 2006, p. 154-182. Pour une étude plus récente, voir ASCH Ronald, *Europäischer Adel in der Frühen Neuzeit*, Cologne, Böhlau Verlag, 2008, p. 1-13.

8. Pour des orientations vers des études récentes de la noblesse française, voir DESCIMON Robert, « Chercher de nouvelles voies pour interpréter les phénomènes nobiliaires dans la France moderne : La noblesse, "essence" ou rapport social? », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, t. 46, n° 1, 1999, p. 5-21 ; HADDAD Élie, « Noble Clientele in France in the Sixteenth and Seventeenth Centuries: A Historiographical Approach », *French History*, t. 20, n° 1, 2006, p. 75-109 ; DESCIMON Robert et HADDAD Élie, *Épreuves de noblesse : Les expériences nobiliaires de la robe parisienne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 13-26, 277-302.

transformations intervenues aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Au cours de toutes ces années, les aristocrates continuèrent, en France, de dominer l'armée, l'Église et le gouvernement. Et même si peu d'entre eux participèrent aux activités commerciales et bancaires, ils ne craignirent pas d'investir dans les entreprises commerciales des autres<sup>9</sup>. Pendant ce temps, l'expansion démographique, l'amélioration des transports et de nouvelles techniques commerciales accrurent la valeur de ces ressources mêmes que ce groupe contrôlait depuis longtemps, les domaines et les forêts que possédait l'aristocratie rapportant des sommes sans cesse croissantes. Jusqu'à l'extrême fin de l'Ancien Régime l'aristocratie française demeura le groupe social le plus riche et le plus puissant du pays. Elle joua un rôle tout aussi important dans la culture française, plutôt en déterminant les cadres dans lesquels la production d'œuvres artistiques et littéraires pourrait avoir lieu qu'en les produisant elle-même<sup>10</sup>.

C'est cette manière d'appréhender la continuité aristocratique qui fournira le cadre interprétatif de l'analyse qui suit. Formant déjà une famille éminente au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les Rohan renforcèrent continuellement leur situation au cours des deux siècles suivants. Dès 1700, ils comptaient parmi les dix plus grandes familles françaises, et ils tiennent encore aujourd'hui une place importante dans la politique française, tout en conservant, en Bretagne, l'un de leurs châteaux ancestraux. Les Rohan nous offrent ainsi, en continu, la possibilité d'une étude de cas sur la domination sociale en montrant comment un groupe dominant sut préserver son pouvoir en dépit des changements intervenus dans son environnement. Pour moi, l'histoire de cette famille montre à quel point le concept de « tradition » est parfaitement inadapté à l'explication des croyances et de l'action de l'aristocratie. Dans leurs écrits, les Rohan comme d'autres aristocrates, évoquent souvent le passé en termes chaleureux et, comme l'attestent les honneurs qui leur furent décernés par la ville de Genève, ils étaient également célèbres pour leur piété chrétienne. Mais ils se montraient toujours prêts à ne tenir compte ni des leçons du passé ni de celles de la piété, et, dans leurs écrits, engageaient explicitement d'autres de leurs contemporains à suivre leur exemple.

9. BEIK William, « The Absolutism of Louis XIV as Social Collaboration », *Past and Present*, t. 188, 2005, p. 195-224; BERGIN Joseph, *Crown, Church, and Episcopate under Louis XIV*, New Haven, Yale University Press, 2004, p. 58-80; DESSERT Daniel, *Argent, pouvoir et société au Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1984, p. 346-349.

10. La présence de personnes et de valeurs aristocratiques dans la culture des débuts de l'ère moderne est devenue un thème particulièrement important dans les recherches récentes, ce qui suggère à quel point la connaissance de l'aristocratie est devenue centrale pour toute une série de domaines allant au-delà de l'histoire sociale ; voir, par exemple : LILT Antoine, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 11, *passim*; SITTING Claudius et WIELAND Christian, « Die "Kunst des Adels" in der Frühen Neuzeit », in Christian WIELAND et Claudius SITTING (dir.), *Die Kunst des Adels in der Frühen Neuzeit*, Wolfenbüttel, Harrassowitz, 2018.

En fait, tant dans la théorie que dans la pratique, ils mettaient l'accent sur une évaluation rationnelle et calculée des faits et sur un égoïsme matériel bien compris. Henri de Rohan fut, en vérité, le premier auteur européen à mettre au point une théorie où l'intérêt personnel apparaît comme une force primordiale dans les affaires humaines. Conformément à cette attitude, la famille fit montre d'une grande capacité de changement et se montra capable, dans certains cas, d'évolutions radicales. C'est pour cette raison que le thème primordial, dans mon analyse, est celui de la réinvention de soi-même, tant collective (la question centrale, dans le premier chapitre, où est étudiée la manière dont les Rohan se présentaient au monde) qu'individuelle (l'argument du deuxième chapitre, qui met en évidence les multiples identités d'Henri de Rohan lui-même). La promptitude à s'emparer du changement fut le préalable au succès renouvelé des Rohan, comme elle le fut pour d'autres membres de l'aristocratie française, cette alacrité étant profondément ancrée dans la famille. Elle sous-tendait l'idée que les Rohan se faisaient d'eux-mêmes, de même que leurs stratégies et tactiques d'interaction sociale.

Toutefois, si les Rohan illustrent bien la continuité de la domination aristocratique et la flexibilité mentale qui la rendit possible, ils témoignent aussi des limites du pouvoir aristocratique, thème qui sera également pris en compte dans cette étude. Ces limites étaient dues, en partie, à des réalités propres à la société dans laquelle vivaient les Rohan et sur lesquelles ils ne pouvaient guère avoir de prise. Les guerres et les retombées de la politique étrangère de la France mirent à mal, tant directement qu'indirectement, les revenus qu'ils tiraient de leurs domaines. La monarchie compensa certaines de ces pertes en nommant des membres de la famille à des postes de haut rang, dans l'armée, l'Église et à la cour, tout en leur faisant des dons en espèces, mais les bénéfices qui leur étaient ainsi accordés s'accompagnaient toujours de débours élevés. Il leur fallait acheter les charges militaires et autres offices, d'autres dépenses s'avérant nécessaires pour que la famille puisse préserver son image publique. Il en résultait que les Rohan étaient toujours endettés, malgré l'immense fortune qui était la leur (ces problèmes et les questions économiques qui s'y rattachent seront traités dans le troisième chapitre).

Outre ces pressions externes, des forces antagonistes, dans la famille elle-même, constituaient d'autres limites à son succès. Chacun de ses membres avait des intérêts distincts, qui ne correspondaient pas entièrement à ceux des autres. Les enfants se disputaient les ressources limitées de la famille, les épouses et les mères avaient des obligations envers les familles de leurs propres parents de même qu'envers leurs maris et enfants, portant le nom de Rohan, cousins et cousines partageaient la fierté du nom mais n'entretenaient guère de relations. Il n'existait pas, d'ailleurs, de fortes contraintes collectives qui eussent limité les effets de ces divergences. Les pères de la

famille Rohan mouraient généralement bien avant leurs femmes, et, de toute façon, passaient de longs moments loin de leurs familles, soit à la cour, soit à l'armée, laissant de la sorte leurs femmes et leurs mères gérer les familles. Dans ces circonstances, il était rare que les Rohan fassent de l'autorité patriarcale un idéal, et encore moins une réalité pratique, femmes et hommes jouissant d'une liberté considérable dans la poursuite de leurs intérêts et de leurs besoins. En conséquence, les conflits internes étaient fréquents et dramatiques. Au début des années 1620, Henri de Rohan et son cousin par alliance, le duc de Luynes, s'opposèrent sur le champ de bataille, tandis que, au cours des années 1640, un procès opposa la veuve de Henri à leur fille unique. Dans les années 1690, le petit-fils et la petite-fille de Henri s'affrontèrent devant les tribunaux, affaire qui se superposait à une action en justice qui opposa le duc de Rohan et son cousin Rohan-Guéméné. Dans la famille, le conflit était la norme et non l'exception (ces questions constituent le thème principal du troisième chapitre).

Leurs intérêts individuels eux-mêmes menaient les Rohan dans des directions opposées, si bien que les succès familiaux entraînaient des compromis et des pertes, aussi bien que des gains. Ainsi la famille tirait-elle fierté de sa base territoriale bretonne, sur laquelle, depuis des siècles, était fondée son éminence économique et politique. Mais les membres de la famille recherchaient aussi la primauté au plan national et international, aux dépens donc de leur influence provinciale. De la sorte, Henri ne se rendit-il jamais en Bretagne au cours des dix-neuf dernières années de sa vie, et aucun de ses proches conseillers n'était originaire de la région. Il est possible qu'il ait pensé vendre ses domaines ancestraux pour s'acheter une principauté méditerranéenne. Sa fille et ses petits-enfants s'intéressèrent encore moins aux affaires provinciales. À leur époque les Rohan étaient une famille parisienne, pour laquelle la Bretagne était un territoire étranger, où l'on ne se rendait qu'en de rares occasions et après de minutieux préparatifs (ces questions sont traitées dans l'ensemble de l'ouvrage, mais plus particulièrement dans le cinquième chapitre).

Une dernière source de problèmes, plus sérieuse encore, résidait dans l'idée que les Rohan se faisaient de ce que devait être une bonne vie. Dans ses écrits, Henri de Rohan nous offre une image étonnamment moderne de l'intérêt personnel comme moteur légitime et fondamental des affaires humaines, primant largement sur les obligations traditionnelles. Il définit pourtant ses propres intérêts selon des critères qui n'ont pas grand-chose à voir avec les normes sociales qui allaient être prédominantes dans l'Europe des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il ne s'intéresse guère à la gestion et à l'amélioration de ses domaines et, pour lui, se mettre au service de l'État n'était qu'une activité de second ordre. Bien qu'il ait souvent eu affaire à la bourgeoisie de son temps, Rohan considérait que sa vision économique était fondamentalement malavisée. Ses espérances se fondaient essentiellement sur l'accession

à la grandeur militaire et politique. Modernes par bien des traits, les Rohan demeuraient, à d'autres égards, attachés à un monde en voie de disparition.

Ces aspects de l'histoire des Rohan permettent d'expliquer un élément essentiel de leur histoire : en dépit de sa richesse, de son pouvoir et de son prestige, la famille ne put jamais se considérer comme force autonome dans la société française. Après 1600, environ, elle cessa même de rechercher cette autonomie. Pendant l'ensemble des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ses finances furent sujettes à des crises répétées et elle dépendit, pour sa survie matérielle, de l'aide de la Couronne. S'y ajoutait une dépendance culturelle, en ce sens que l'image que les Rohan se faisaient d'eux-mêmes était étroitement associée aux liens qui les attachaient à la monarchie française. En un sens, leur situation illustre bien ce phénomène que William Beik a qualifié de « collaboration sociale », sous-tendant le gouvernement monarchique de la France, processus par lequel l'État et la haute aristocratie se soutenaient mutuellement. Mais cette terminologie donne un rôle exagéré à la contribution des Rohan à cette relation, soit pour soutenir ou contester les projets de la monarchie. S'inventant et se réinventant sans cesse, attirés par des objectifs multiples et souvent contradictoires, les Rohan du XVII<sup>e</sup> siècle constituaient moins un pouvoir indépendant, négociant avec la monarchie, qu'un avant-poste de cette dernière. Les expériences qu'ils traversèrent sont révélatrices des bénéfices et des peines qui étaient associés à une telle position sociale<sup>11</sup>.

L'ensemble de cette étude est traversé par un autre engagement interprétatif, important pour mon propos, même s'il reste largement inexprimé. Je pense, en effet, que des cas comme celui des Rohan ont plus qu'une signification purement historique. Ils soulèvent aussi des questions sur la manière dont fonctionne le pouvoir, dans tous les pays et dans toutes les époques, y compris la nôtre. Ceci ne signifie pas que les différences entre les sociétés sont insignifiantes ou que l'on peut transposer les leçons de l'histoire de l'une à l'autre. L'un des principaux propos de cet ouvrage, au contraire, est de cartographier un univers social et culturel spécifique et de mesurer les différences entre le XVII<sup>e</sup> siècle et le monde industriel et post-industriel dans lequel nous vivons. Mais les études de cas comme celle-ci laissent entrevoir certains des mécanismes qui gouvernent le pouvoir social, certains aspects de sa vie intérieure, ses possibles forces et faiblesses.

Ce sont là des formes de connaissance qu'il est difficile de mettre en évidence en ce qui concerne les sociétés contemporaines, en raison des très nombreuses forces, à la fois pratiques et idéologiques, qui masquent en partie aujourd'hui la vie intérieure des groupes dominants. En théorie, les sociétés contemporaines reposent sur des institutions et des critères imper-

11. BEIK William, « The Absolutism of Louis XIV as Social Collaboration », *Past and Present*, t. 188, 2005, p. 195-224.

sonnels, qui ne laissent que peu de place aux liens familiaux, au patronage et aux loyautés de classe, et presque aucune aux privilèges donnés en héritage. Ces formes d'organisation sociale découlent en partie de nos croyances éthiques – que le pouvoir doit être démocratiquement réparti et que tous doivent pouvoir profiter de chances globalement égales dans la vie – et pour une autre part des réalités pratiques qui nous entourent. L'ordre économique contemporain exige que tous les individus estiment avec soin les buts qu'ils veulent atteindre et récompense seulement ceux qui le font correctement. Les technologies et les systèmes d'organisation qui sont les nôtres aujourd'hui exigent aussi des compétences complexes, spécialisées, plutôt que des liens personnels. Ces exigences associées signifient que les sociétés contemporaines tendent au pluralisme social, créant de multiples hiérarchies, avec une superposition de divers groupes, produits de processus de sélection méritocratique et concurrentielle<sup>12</sup>. Dans ce cas, explorer les mécanismes internes du pouvoir social peut, au mieux, paraître être hors de propos, une intrusion gratuite dans la vie personnelle des acteurs sociaux, entreprise qu'il vaudrait mieux laisser aux journalistes et aux romanciers<sup>13</sup>.

Mais d'autres réalités peuvent aussi contribuer à la définition du fonctionnement du pouvoir dans le monde contemporain. Certains spécialistes des sciences sociales leur ont ainsi donné une importance primordiale. En se concentrant sur l'exemple américain, les sociologues C. Wright Mills et G. William Domhoff ont tenté de cartographier les liens et les imbrications de groupes dominants dans différents domaines, concluant tous les deux que ces liens sont suffisamment importants pour justifier que l'on évoque l'existence d'une seule et unique « classe dirigeante », dominant la vie américaine<sup>14</sup>. Le sociologue français Pierre Bourdieu a souligné l'importance du « capital social » hérité, caché à l'intérieur des systèmes prétendument individualistes, méritocratiques, de l'enseignement et du recrutement des élites que l'on connaît aujourd'hui. Les groupes dominants, selon Bourdieu, conservent leur situation en partie grâce aux ressources matérielles qu'ils contrôlent, c'est-à-dire leur capital financier, mais aussi

12. Pour un bref aperçu de ces processus, voir CLARK Samuel, *The Rise of the State and Aristocratic Power in Western Europe*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1995, p. 12-18, 362-373 ; pour un point de vue sensiblement différent, qui insiste aussi sur les limites du pouvoir des élites dans les sociétés contemporaines, voir WHITMEYER Joseph, « Mann's Theory of Power: A (Sympathetic) Critique », *British Journal of Sociology*, t. 48, n° 2, 1997, p. 210-225.

13. Voir MARCUS George (dir.), *Elites: Ethnographic Issues*, Albuquerque, School for Advanced Research Press, 1983, et en particulier MARCUS George, « Elite as Concept, Theory and Research Tradition » ; HANSEN Edward C. et PARRISH Timothy, « Elites versus the State: Toward an Anthropological Contribution to the Study of Hegemonic Power in Capitalist Society », *Elites: Ethnographic Issues, passim*, p. 255-277. On verra aussi les commentaires de Pierre Bourdieu sur les réactions hostiles que lui valurent ses conclusions sur la société française moderne dans BOURDIEU Pierre et CHARTIER Roger, *Le sociologue et l'historien*, Paris, Éditions Agone, 2010, p. 23.

14. MILLS C. Wright, *The Power Elite*, Oxford, Oxford University Press, 1956 ; DOMHOFF G. William, *Who Rules America? The Triumph of the Corporate Rich*, 5<sup>e</sup> éd., New York, McGraw-Hill Professional, 2006, p. 49-71, 199-216.

grâce à leur capacité à faire usage de ressources immatérielles, soit les formes de goût, de savoir et de conduite conformes aux choix des sociétés auxquelles ils appartiennent, ainsi qu'à leurs liens sociaux et leurs amitiés, à l'estime et à l'approbation des autres. Contrairement au capital monétaire, un tel capital social ne peut s'acquérir rapidement sur les marchés financiers. Il est nécessaire qu'il se constitue au terme d'une longue préparation et de la mobilisation des liens familiaux et sociaux, ne le rendant accessible qu'à ceux qui se trouvent déjà au sommet de l'échelle sociale et à ce petit nombre de postulants qui sont à même d'intégrer les façons d'être et de faire de leurs supérieurs. Pour Bourdieu, leur quasi-monopole sur le capital social signifie que les élites existantes continuent de dominer leur environnement, y compris les institutions ouvertes des sociétés contemporaines<sup>15</sup>.

Les anthropologues américains Edward Hansen et Timothy Parrish vont plus loin en affirmant que la stabilité des élites, l'interconnectivité et la dépendance envers le capital social sont, en fait, des caractéristiques spécifiques de la modernité et non, comme on serait tenté de le croire, les vestiges de formes sociales obsolètes. Le capitalisme contemporain évolue rapidement et est sujet à des crises, exigeant des groupes dominants des réactions rapides et efficaces. Ils ne peuvent toujours se permettre de suivre les lourdes procédures administratives ou de respecter la répartition formelle entre divers types de pouvoir, et il leur faut mettre en œuvre toutes les armes dont ils disposent, toutes les sources de savoir et d'influence. Il en résulte donc, selon Hansen et Parrish, que les groupes actuellement dominants sont particulièrement dépendants des relations personnelles informelles, des réseaux de patronage, des dynasties et des clans. Ils en concluent que, quel que soit le degré d'individualisme ou de méritocratie du reste de la société contemporaine, ces groupes dominants continuent d'être des « entités familiales, défendant le capital qu'elles ont accumulé au fil des années en mobilisant parents et relations<sup>16</sup> ».

Les Rohan ne peuvent certes servir de base d'évaluation de telles affirmations, mais leur exemple peut nous offrir quelque chose de tout aussi important, c'est-à-dire un aperçu de la manière dont fonctionnent ces « entités familiales » et dont elles défendent leur situation dans la durée, des obstacles qu'elles rencontrent et de la façon dont interagissent leurs différentes sortes de pouvoir, se renforçant mutuellement ou interférant

15. Parmi de nombreux autres ouvrages, voir BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers : Les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985 et BOURDIEU Pierre, *La noblesse d'État : Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1989. Pour un aperçu des idées de Bourdieu sur le capital, voir CHEVALLIER Stéphane et CHAUVIRÉ Christiane, *Dictionnaire Bourdieu*, Paris, Ellipses, 2010, p. 18-21 ; pour un résumé plus détaillé et une critique nuancée, JOAS Hans et KNÖBL Wolfgang, « Between Structuralism and Theory of Practice: The Cultural Sociology of Pierre Bourdieu », in Simon SUSEN et Bryan S. TURNER (dir.), *The Legacy of Pierre Bourdieu: Critical Essays*, Londres, Parlux, 2011, p. 1-32.

16. HANSEN Edward C. et PARRISH Timothy, art. cité, p. 260-261, note 275.

l'une avec l'autre. L'exemple des Rohan est, en ce sens, particulièrement important en ce qu'il révèle la complexité de ces mécanismes car, et c'est l'un des principaux arguments de cet ouvrage, même les éléments les plus simples de leur pouvoir étaient des constructions instables, résultant de choix, de compromis et de relations avec des personnes extérieures. Dans le cas des Rohan, ces complexités signifiaient que la préservation du pouvoir d'une génération à l'autre était toujours quelque chose d'incertain, marqué par des crises, des conflits internes et, de temps à autre, des échecs complets. Il est certain que tous les groupes dominants n'ont pas été caractérisés par une telle fragilité. L'exemple des Rohan est toutefois symptomatique des réussites comme des échecs des groupes dominants, car il attire notre attention sur les problèmes que ces groupes ont à résoudre afin de préserver leur situation et sur la possibilité, bien réelle, qu'ils ne puissent pas y réussir. Comme paraît le montrer l'histoire de la famille, exercer un pouvoir social et le conserver ne sont pas des phénomènes naturels, résultant des lois d'airain de l'oligarchie ou de la compétition darwinienne, propulsant les mieux adaptés au sommet de la hiérarchie. La stase sociale n'est pas plus naturelle que le changement social, et, comme le changement, exige qu'on l'explique en fonction des circonstances spécifiques, politiques, sociales et culturelles qui la rendent possible.

Le monument dressé à Genève en l'honneur d'Henri de Rohan est une interprétation, affirmée dans la pierre, de ce que fut l'homme lui-même et de la place que lui a donnée l'histoire<sup>17</sup>. La statue le montre en soldat et en sage, à la fois homme d'action et intellectuel, homme de son temps participant aussi à la longue marche de l'histoire. Rohan porte l'armure élaborée d'un chef de guerre du XVII<sup>e</sup> siècle, sa couronne ducale étant posée devant lui. Mais, de la main gauche, il tient aussi un livre – probablement la Bible – et son vêtement imite celui d'un empereur romain, tant dans le style de l'armure que le manteau qui la drape. Son regard et sa posture rappellent eux aussi la Rome antique. Rohan regarde calmement vers l'avenir, le front légèrement plissé, les yeux fixés sur des événements invisibles au

17. Les messages qu'offre le monument réapparaissent même dans les biographies récentes de Rohan et de sa famille; ce sont des études soignées et érudites, mais elles souffrent d'une tendance à traiter leurs sujets comme des héros protestants et à minimiser les éléments de leurs histoires qui ne correspondaient pas à ce profil. Elles comprennent CLARKE Jack Alden, *Huguenot Warrior: The Life and Times of Henri de Rohan, 1579-1638*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1966; DEYON Pierre et DEYON Solange, *Henri de Rohan : Huguenot de plume et d'épée, 1579-1638*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2000; VRAY Nicole, *Catherine de Parthenay, duchesse de Rohan : Protestante insoumise, 1554-1631*, Paris, Ampelos Éditions, 1998. Dans son analyse de l'image changeante de Rohan, Schmid soutient que sa loyauté protestante a été au centre des récits historiques positifs (surtout chez les historiens suisses) et négatifs (chez les historiens français) : SCHMID Hansmartin, *op. cit.* Pour une critique de « l'histoire huguenote », voir HANLON Gregory, *Confession and Community in Seventeenth-Century France: Catholic and Protestant Coexistence in Aquitaine*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 2-12. Sainte-Beuve, critique littéraire, avait déjà remarqué ce phénomène au XIX<sup>e</sup> siècle (SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Causeries du lundi*, 3<sup>e</sup> éd., 15 vol., Paris, Garnier Frères, 1851-1862, vol. 12, p. 298).

visiteur, énergique mais calme et maître de ses émotions. L'architecture de la chapelle où est placée la statue vient compléter ces messages en situant Henri de Rohan dans un contexte où règnent l'ordre classique, la simplicité et la symétrie. Ce que suggèrent la statue et la chapelle c'est que, si Rohan était sans aucun doute un homme du XVII<sup>e</sup> siècle, il était aussi quelque chose de plus, un exemple d'idéaux que partageaient tant les Romains que les modernes, un homme éternel.

Mais on ne saurait, pour autant, détacher Rohan de son contexte historique. C'était, sans aucun doute un homme d'action et un intellectuel, mais il avait bien d'autres traits que nous cache la statue. Il était, tout autant que ses contemporains, attaché à son environnement par de puissants liens d'intérêt personnel, d'affection et d'attente. Ses contemporains notèrent son ambition féroce, la vanité de la famille et une certaine cruauté dans ses menées politiques. Certains notèrent aussi sa complexité psychologique, sa tendance à tomber en léthargie lors de moments de crise, sa forte dépendance envers les conseils de ses intimes, une apparente indifférence envers les relations physiques avec sa femme. Certains affirmèrent qu'il craignait les batailles, d'autres doutant de sa sincérité religieuse. Il ne fut jamais isolé. Ses actions reflétèrent toujours ses liens immédiats avec les membres de sa famille et son entourage, et sa pleine conscience d'être un représentant d'un certain ordre social.

Ces qualités et ces liens ne rendent pas Rohan, pour autant, moins caractéristique de son époque ni moins intéressant pour les historiens. Ils rehaussent, au contraire, son importance. Rohan et sa famille constituaient un groupe complexe, qui vivait pleinement les contradictions, tant sociales que personnelles, qui traversaient leur monde. Ces réalités humaines complexes constituent le thème central de cet ouvrage.